

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hélène Dorion

Jacques Paquin

Numéro 127, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2007). Compte rendu de [Hélène Dorion]. *Lettres québécoises*, (127), 39–40.

☆☆☆☆ 1/2

Hélène Dorion, *Mondes fragiles, choses frêles. Poèmes 1983-2000*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 2006, 808 p., 34,95 \$.



m'est alloué pour parler de ce livre, je renonce au projet insensé de décrire par le menu le trajet des recueils pris individuellement. À ce propos, je crois utile de mentionner

Constante d'une quête : éclats d'abandon

La parution d'une rétrospective aux Éditions de l'Hexagone, dirigée par le poète Gilles Cyr, est le signe indubitable d'une consécration, d'autant plus que la maison n'accorde pas une telle reconnaissance tous les jours, la dernière en date (avant celle de Dorion), portant sur la poésie de Pierre Nepveu.

Près de vingt ans de pratique d'écriture sont consignés dans ce bilan qui montre à quel point cette poésie a fait preuve d'une tonalité et d'une cohérence dont on trouve somme toute assez peu d'exemples. Le lecteur, qu'il saisisse l'œuvre à sa naissance, ou qu'il l'accueille au contraire dans son expression la plus récente, ne se sentira jamais dépaycé. C'est que la voix d'Hélène Dorion est reconnaissable entre toutes. Il suffit de lire les tout premiers vers :

*la fissure tient lieu
de regard*

*j'explore
ce vide (p. 13)*

Ensuite, faisons un saut dans le temps et dans les pages du dernier recueil de la rétrospective, *Portraits des mers* :

*Là le désert, l'étendue
versée dans le regard.*

*Le vide s'avance, croit-on
mais l'âme est grain de sable
— poussière qu'embrume la poussière. (p. 737)*

La valeur d'une œuvre se mesure, on ne le sait que trop, non pas par la séquence des œuvres publiées mais bien par le projet qui porte l'ensemble des recueils vers un point aveugle, un horizon qui explique en même temps qu'il les dépasse, les œuvres individuelles du poète. L'intitulé qui coiffe l'aventure poétique d'Hélène Dorion, *Mondes fragiles, choses frêles*, traduit exactement ce que je tente d'expliquer ici. Malgré un nombre de pages imposant, étonnant même pour une voix qui reste discrète dans sa texture, la réunion des recueils a de quoi impressionner le lecteur, mais qu'à cela ne tienne car ainsi une autre perspective de lecture s'ouvre à lui. Il a entre les mains non pas une suite de recueils, mais bel et bien un grand recueil, un monde fait de mondes, justement, composés d'étapes frêles, et qui pourraient laisser même le sentiment que la parole de la poète risque chaque fois de s'éteindre, tellement elle se tient aux abords du vide et de sa propre disparition : « La phrase sans sujet est un glissement auquel je cherche à consentir. » (p. 196) C'est pourquoi, dans ce peu d'espace qui



HÉLÈNE DORION

que l'ouvrage comprend quatorze recueils de poésie déjà publiés auxquels s'ajoute *Carrés de lumière*, qui avait paru à l'époque sous la forme d'un livre d'artiste.

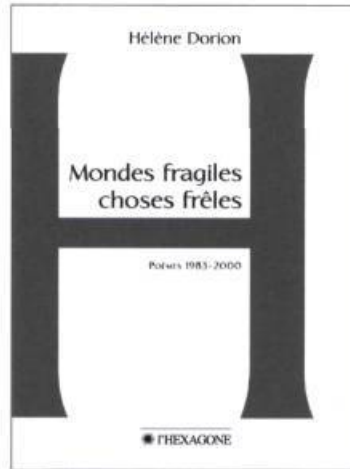
Ce sont les cercles concentriques de cette œuvre qui m'attireront davantage. De fait, l'œuvre entière d'Hélène Dorion donne une impression de familiarité, parce qu'on reconnaît à coup sûr la voix chaque fois qu'elle se manifeste, mais on est aussi frappé par son étrangeté parce qu'elle se tient à l'écart de toute emprise trop forte de la matière, du quotidien, de « l'universel reportage » que condamnait Stéphane Mallarmé. On ne s'étonnera pas qu'elle reste en marge de toute estampille identitaire. Comment peut-il en être autrement pour celle qui écrit : « Chaque matin affirme que la solitude est le lien le plus vrai » ? (p. 200) Il faut dire que son œuvre prend naissance dans l'émergence d'un individualisme qui rompt avec la passion des enjeux collectifs, rupture que venait confirmer l'échec référendaire de 1980 mais qui rejoint aussi la mouvance individualiste de l'Occident tout entier. Dès ses premiers recueils, Hélène Dorion s'est avérée l'une des plus aptes à traduire ce passage vers l'intime, avec des recueils marquants comme *Les retouches de l'intime* (1987) ou *Un visage appuyé contre le monde* (1990). D'ailleurs, bien que les publications de la fin des années quatre-vingt-dix prennent une tangence plus franchement métaphysique, on aurait tort d'oublier que l'élargissement de perspective constitue au fond le prolongement des territoires de l'intime. Celui-ci se résume à une mince paroi, une membrane entre le sujet et le monde, entre soi et l'autre, entre la parole et le silence. Mais plus encore, cette adéquation entre une visée métaphysique et la tonalité intimiste se vérifie par l'importance des commencements, un mot chargé de sens et repris inlassablement sans jamais l'épuiser. Le sujet lyrique ne se conçoit pas chez Dorion sans une accordance nécessaire, exigeante entre le monde et soi, ce qui accuse d'autant la précarité d'une voix qui cherche à se situer sans résister au mouvement de la matière :

*Je ne sais pas encore donner
ni recevoir cette beauté
qui reparait en nous, pour un instant
une éternité que l'on sait périssable. (p. 269)*

Quel est le sujet de prédilection de la poète ? L'amour tout simplement. L'amour est toutefois moins un thème qu'un mouvement, l'expression « tu me manques » prend chez Hélène Dorion une dimension presque cosmique parce que c'est un mal, certes, mais qui a des résonances avec une manière de penser et de vivre : « l'ampleur du rien / pour témoigner de ce qui fuit » (p. 99). *Les états du relief*

(1991) marquent un jalon important dans le trajet d'écriture qui s'inscrit dans une poésie à saveur autobiographique où les « profils de l'intime » ne se dissocient jamais de la table d'écriture. Il en ressort des vers précis, poignants dans leur discrète confiance, où la poète accepte sa transformation par le poème :

*J'écris dans les modulations
de l'intimité je traverse
chacun des replis
jusqu'à l'insignifiance de ce qui sépare
de soi-même ce point de rupture
quand le livre se referme
je ne suis plus ailleurs
que dans ce récit. (p. 336)*



Après une période où l'intime met à l'avant-plan la voix privée de la poète, s'ouvre une autre période marquée davantage par un dialogue avec d'autres voix, entre autres celle d'un poète admiré, Roberto Juarroz, dont les vers accompagnent les sections du recueil *L'issue, la résonance du désordre* (1993). C'est aussi à ce moment qu'Hélène Dorion commence à publier en France et qu'elle obtient une reconnaissance en dehors du Québec. La tonalité des poèmes se fait plus méditative et le *je* alterne avec un *nous* qui fixe la rencontre avec d'autres voix poétiques, garantes de la responsabilité entière du poète envers le monde : « Nous ne pouvons renoncer au monde / aux vérités qu'il dépose une à une. » (p. 437) Ce qui s'avère une recherche de la parole juste pour en arriver à exprimer le chant du monde se cristallise autour du bleu, couleur partagée par le ciel et la mer :

*L'attraction du bleu
dans ma vie, ce désordre
des blancs et des noirs
la fuite, la dérive, le trajet
du regard ramené par le poème. (p. 462)*

Aussi la poésie d'Hélène Dorion devient-elle plus lyrique avec une voix qui se dilate au delà de l'expression personnelle, avec des accents oraculaires qui indiquent un désir d'accueillir l'univers tout entier, à partir des diverses strates qui composent l'histoire de l'humanité. La poésie de Dorion, ai-je dit, est reconnaissable à sa cohérence dans une recherche de l'origine qui ne se dément pas dans les recueils de fin de siècle :

*Des milliers de guerres, de ruines
et de catastrophes s'empilent
en chacun de nous
le fragile miracle de l'origine
chaque fois recommence. (Les murs de la grotte, 1998, p. 553)*

La forme de l'aphorisme façonne plus particulièrement les derniers recueils, où la prose du poème, d'ailleurs plus dense que jamais, favorise l'élévation de la voix. La prédilection d'Hélène Dorion pour l'origine l'entraîne naturellement à tourner le dos à l'Histoire dans sa dimension sociale pour convoquer une préhistoire, ses arcanes et ses archétypes : « L'histoire tourne et ne s'achève / qu'en elle-même » (*Les murs...*, p. 631). Ces recueils affichent nettement la part mystique qui sous-tend cette poésie, ce qui n'étonnera pas, étant donné la place qu'y joue le désir de fusion avec l'univers. La citation du grand théosophe Jakob Bohme, en épigraphe à *Portraits des mers* (2000), est emblématique de la vision d'Hélène Dorion : « Celui qui trouve l'Amour ne trouve rien et trouve toutes choses » (p. 679). Plus on avance dans l'œuvre, plus les incertitudes des débuts finissent par composer la matière du poème, l'enrichir, en moduler le chant, parce qu'il s'agit bien pour Dorion d'en venir à faire chanter cette matière, en lui conservant sa précarité

originelle. Écrire aurait pour fonction le questionnement sur l'existence, mais un questionnement qui n'indique pas d'issue, qui maintient la distance malgré tout, qui persiste dans son doute et son étonnement perpétuels. Dans les derniers vers de *Mondes fragiles, choses frêles*, la poète qui avait « un visage appuyé contre le monde » dresse, une décennie plus tard, un bilan qui replie cet hyper-recueil sur les premiers vers cités au début de cet article :

*Que sais-tu, déjà, qu'ignores-tu?
— à jamais abandonnée au néant
comme à cette poussière
flottant devant ton visage. (p. 776)*

Il m'est arrivé dans cette chronique d'émettre des réserves sur certains aspects de la poésie d'Hélène Dorion, son caractère oraculaire, entre autres. Mais la relecture de l'ensemble des recueils mis bout à bout m'a permis de prendre la mesure d'une œuvre qui fait désormais partie du patrimoine poétique majeur de la littérature québécoise. La poésie « sans bords » m'a conquis par la finesse de son art, par cette facilité à conjoindre le monde sensible et celui de la pensée au sein d'un langage mi-prose, mi-vers qui est admirable dans la justesse de son dire. L'ouvrage comporte une bibliographie des œuvres de la poète de même qu'une bibliographie (non exhaustive) des études qui lui ont été consacrées.

Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{os} 1 à 32 : 5 \$; n^{os} 33 à 62 : 10 \$; n^{os} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de :

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone : (514) 987-7747